

APPEL À CONTRIBUTION

Vous voulez crier à nos côtés ?

Partagez vos textes (5 000 signes maximum), dessins, jeux, photos, vidéos sous le hashtag #killthedarlingfanzine ou écrivez-nous à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

Chaque semaine, l'une de ces productions sera publiée dans les pages du fanzine.

P.S. : n'oubliez pas de titrer votre proposition !



La Stratégie de l'escargot, Sergio Cabrera, 1993

APPEL À ARCHIVE

En vue de la préparation d'un numéro spécial, nous sommes à la recherche de tout document d'archives ou témoignages (photographies ou autres) sur l'histoire du cinéma La Clef depuis sa création.

Vous pouvez nous les adresser par courrier au 34, rue Daubenton, 75005 Paris, ou par mail à l'adresse suivante : killthedarlingfanzine@gmail.com

P.S n'oubliez pas de nous préciser leur provenance et/ou auteur•rice•s



Bacurau, Kleber Mendonça Filho & Juliano Dornelles, 2019

ÉDITO

Le jeudi 4 février 2021 se tenait le Conseil de Paris. Le cinéma La Clef fut un des sujets abordés par la municipalité, et ce via le prisme du droit de préemption, en raison de la vente en cours entre le propriétaire actuel, le Comité Social et Économique (CSE) de la Caisse d'Épargne d'Île-de-France, et le potentiel acheteur, le Groupe SOS.

À la fin du débat, et tout juste avant le vote, la parole est allée à Mme Carine Rolland qui, en tant qu'adjointe à la Culture et à la ville du quart d'heure, représente l'exécutif municipal sur ce sujet. Avant d'indiquer la position officielle de l'exécutif, faisant état d'un refus d'activer son droit de préemption, Mme Rolland a prononcé une phrase dont le verbatim est le suivant : « Tout en œuvrant ainsi au quotidien, nous avons toujours dit aussi, dans cet hémicycle et au-delà, combien nous considérons l'activité de la Clef, associative, art et essai, comme importante. Mais pas n'importe comment. » Placée dans le contexte de l'ensemble de la séquence, et au vu du résultat du vote qui s'en est suivi, cette dernière phrase, « Mais pas n'importe comment », nous heurte.

Tout d'abord, nous aimerions croire que cette phrase ne qualifie pas « l'activité de la Clef ».

Dans le cas échéant, il s'agirait d'une insulte méprisante à l'égard de la centaine de bénévoles qui œuvre de façon désintéressée au fonctionnement solidaire et audacieux de ce cinéma depuis presque 17 mois, à l'égard des cinéastes invité•e•s qui nous ont fait l'honneur de nous soutenir, à l'égard des presque 15 000 spectateurs et spectatrices qui sont venu•e•s voir des films, et plus largement à l'égard de l'ensemble des personnes et des organismes qui nous appuient.

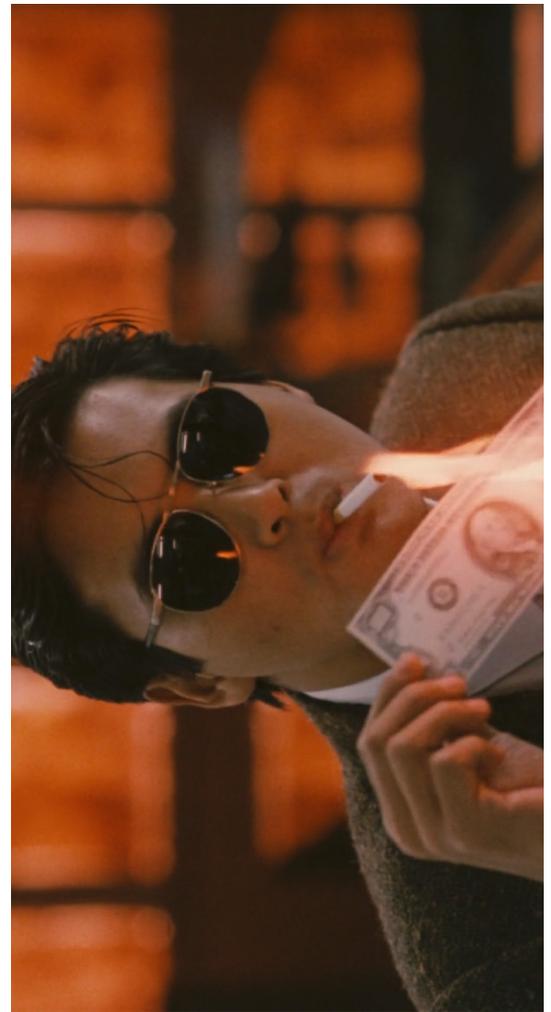
Et quand bien même cette expression n'aurait rien à voir avec notre activité, cette phrase nous blesse.

En effet, sous cette sémantique a priori anodine, se met tout simplement en branle le désengagement (assumé ?) des pouvoirs publics municipaux à l'égard d'un enjeu culturel non-marchand.

Cette phrase sous-entend qu'en activant son droit de préemption, la Ville de Paris, première institution locale de la capitale, agirait « n'importe comment ». Donc, elle délègue au privé une problématique culturelle relevant de l'intérêt général, et dans laquelle elle devrait pourtant s'impliquer publiquement et opérationnellement... Nous serions curieux•ses de connaître la part de « n'importe comment » dans la suite du projet, si la Ville en venait à préempter : 5% ? 21% ? 34% ? 75% ? Dans le cas où le Groupe SOS deviendrait propriétaire du bâtiment, l'hypothèse où cela se passerait « n'importe comment » semble, quant à elle, exclue par la Mairie.

Entre les mains d'une entité privée, le taux de réussite passerait-il à 100% ? Permettez-nous d'en douter.

Un court exemple. En 2012, le gouvernement de François Hollande a fait une confiance aveugle aux entreprises à travers le



Le Syndicat du crime, John Woo, 1986

dispositif Crédit d'Impôt pour la Compétitivité et l'Emploi (CICE). 100 milliards d'euros ont basculé du domaine des finances publiques vers les entreprises. Et cela sans contrôle systématique strict et sans mesures coercitives. Aujourd'hui, avec le contrecoup économique de la crise sanitaire, de nombreux grands groupes, qui ont bénéficié il y a quelques années de centaines de millions d'euros de crédits d'impôts, procèdent à des licenciements. Et avant même la pandémie de Covid-19, interrogé fin 2019 sur ce dispositif, un de ses principaux instigateurs, François Hollande lui-même, s'est trouvé bien embarrassé quand il a fallu exposer les bénéfices collectifs de cette mesure.

Quel rapport entre cet exemple et notre situation ? Le même schéma y est à l'œuvre : un schéma dans lequel les pouvoirs publics restent sourds aux aspirations émancipatrices de citoyen•ne•s, et privilégient, coûte que coûte, de puissantes entités désincarnées et guidées par la recherche de profit.

Madame Rolland, pour rester dans le registre des chiffres, sachez qu'il y a une chose dont nous sommes sûr•e•s : ce mariage contre-nature entre le Groupe SOS et Home Cinéma, que vous semblez appeler de vos vœux, nous le rejetons à 100%.

L'association Home Cinéma

FEUILLE DE ROUTE

pour un journal de bord à recomposer

Suite et fin du journal de bord consacré au cas du réalisateur Jean-Charles Fitoussi, et de la soirée du 24 février 2020 qui nous fit regretter d'avoir cédé à ses lamentations, malgré toutes les contraintes d'un cinéma occupé, d'un cinéma en danger dont il n'avait que faire. Tout un programme...

Lundi 24 février 2020 :

Rappelons ici que Luc a été formé à la projection numérique au pied levé par des projectionnistes professionnels et gracieux, le rendant certes autonome, mais pas spécialiste.

Projectionniste est un véritable métier et son apprentissage ne peut se faire en une heure ! Et tout récemment « formés » que nous étions, on transmettait à notre tour ce savoir-faire lacunaire, mais précieux, aux nouveaux venus pour maintenir coûte que coûte nos séances journalières.

Bref, Fitoussi exigea de changer d'ordinateur pour la projection, empruntant celui de sa monteuse, avant de requêter inlassablement un projectionniste professionnel par téléphone pour qu'il nous guide dans le réétalonnage de notre vidéo projecteur (en fonction uniquement de son film...).

On ouvrit les portes au public et il ne tarda pas à venir me rejoindre à l'accueil... Constatant la pratique du prix libre à l'entrée, il me demanda sournoisement, et avec une fausse innocence, comment on allait procéder pour le partage des recettes... Offusqué, je lui rappelai notre accord, pris dès notre première rencontre. Le prix libre revient entièrement à l'association Home Cinéma pour tous les frais occasionnés, afin que le cinéma ne vide pas les poches de chaque bénévole volontaire. Et puis quoi encore ?

Je devais ensuite prendre la parole pour présenter et l'occupation au public (les informer du contexte précaire, illégal de celle-ci, surtout à cette période, où l'on était encore expulsables), comme chaque soir, et la séance de Fitoussi que je m'étais finalement imposée... Imaginez un peu dans quel état j'étais, pris au piège de ma fameuse règle d'or trahie : présenter un film que je n'avais même pas vu, ni pu voir ! Excusez-moi du mot, mais j'étais franchement emmerdé.



Carrie au bal du diable, Brian de Palma, 1976

Je présentais Fitoussi de manière quelque peu cornélienne en puisant dans mes souvenirs de la Cinémathèque, avant de lui céder le micro. Et... Vous n'allez pas me croire... Psychose ! Douche froide ! Fitoussi s'adressa sans plus attendre à son cher public fanatisé. En effet, je n'avais jamais vu la plupart des spectateur•ice•s présent•e•s ce soir-là, contrairement aux autres séances, où revenaient beaucoup d'habitué•e•s. Les gloussements de la salle bien guindée répondaient aux paroles fallacieuses et infamantes de ce réalisateur mesquin, et définitivement pervers. De mémoire, il leur dit : « Je suis dans le regret de vous dire que vous n'allez pas voir mon film *Je ne suis pas morte*, mais plutôt la copie de la copie du film. Vous allez donc voir une image floue dans laquelle il n'y a pas de piqué, une mauvaise colorimétrie, un grain très grossier... » Prenant des airs d'artiste maudit à plaindre, à en croire les coupes budgétaires successives que son film avait dû subir depuis le début de sa fabrication, il prétendit avoir envisagé l'annulation de la séance. Il instrumentalisait toute

l'occupation pour sa pomme ! Je tombais des nues. Tout son argumentaire reposait sur le détournement de toutes les problématiques techniques que je lui avais auparavant exposées. Son culot pervers et son esprit retors me laissèrent sans voix. Mais plus il accablait notre association et le cinéma dans lequel il se pavanait, plus je faisais un point d'honneur à ne surtout pas montrer combien j'étais abasourdi. Décomposé en mon for intérieur, je me mis à fixer le fond de la salle et me concentraï sur les visages de Yann et de Luc, plutôt que sur les rictus hilares et grotesques des spectateur•rice•s, dignes de ceux des lycéen•ne•s moqueur•se•s de la fin de *Carrie* de Brian De Palma, avant que Sissy Spacek ne se venge par son pouvoir destructeur. Du fond de la salle, Luc et Yann semblaient eux aussi cacher leur stupeur. Et on se regardait pour se soutenir mutuellement tandis que Gautier rôdait aux entrées, hors de notre champ de vision. Je compris l'importance de leur amitié à ce moment précis ; combien ils m'étaient précieux et chers, et à quel point ils étaient indispensables à l'occupation, pour être les colonnes fondatrices grâce auxquelles ce cinéma tient concrètement, encore et toujours. Comment vous témoigner de l'implication chevronnée de ces camarades passionnés qui, moi compris, n'appartenaient à aucune branche militante par le passé ! Et comment faire partager et faire comprendre leur dévotion rigoureuse et assidue au reste du collectif, moins présent, et non conscient de l'énergie qu'ils déploient quotidiennement, et encore une fois – j'insiste sur ce mot – indispensable pour que l'occupation tienne. Yann avait intégré l'association un mois plus tôt suite à un atelier en labo photo, animé par Gabriel. Suite à cet événement, il n'était plus rentré chez lui, conquis par cette lutte si particulière que nous menons.

Du haut de ses 19 ans, il me faisait penser physiquement à Depardieu dans *Le Choix des armes* d'Alain Corneau, mais avec un tempérament plus mature, plus posé. Je l'avais trouvé sympathique dès notre première rencontre. Il respire quelque chose de très tendre et d'intègre qui impose une confiance instantanée. Économe en paroles, Yann me fait penser aussi aux durs à cuire de certains westerns primitifs (*Law and Order* de Edward L. Cahn) qui s'accommodent parfaitement de limiter tout abus verbeux, préférant les actes, même quotidiens, à la parole ou autres palabres démonstratives. Et puis, il est d'une loyauté à



Eh, c'est M. Patterson.



Qui vous a tiré dessus ?



« Ce n'est pas un bandit qui l'a tué. C'est la bête sauvage. C'est ainsi qu'il appelait la ville. Il l'entendait gronder chaque matin. Il savait qu'elle le guettait chaque jour prête à bondir sur lui, à le terrasser, à l'étrangler. Il s'était juré de la mater. » (*Ville sans loi* de Joseph H. Lewis, 1955)

L.A.

PLUS BELLE LA MORT

les morts les plus poétiques du cinéma

John McIntire dans *The Phenix City Story* (1955) de Phil Karlson :



toute épreuve. Son soutien démesuré à mon égard n'a jamais failli. Gautier est un jeune programmeur qui, avec son collectif Grave, défrichait les films d'étudiants accumulés et invisibles, prisonniers dans de vieux disques durs universitaires, pour les sortir de l'oubli indifférent et du chaos destructeur. J'admire



Le Choix des armes, Alain Corneau, 1980

son énergie et son caractère intempestif bien vivant et bien à lui, et plein d'humour. Et quand il présente ses séances, il le fait avec un tel panache, lui et sa gouaille sportive détonante ! Il s'était mis dans un rapport de force avec lui-même pour se prouver qu'il était légitime et qu'il méritait d'être occupant. Je me souviens qu'il avait tout nettoyé au lendemain d'un nouvel an mémorable où 500 personnes avaient défilé au sein du cinéma, et auquel il ne s'était même pas rendu, prétextant un déménagement mensonger. Il forme avec Yann un duo aussi saugrenu qu'Astérix et Obélix, mais redoutablement aussi sympathique et efficace. Surtout avec la voix très feutrée de Yann...

Après la prise de parole odieuse de Fitoussi, je repris le micro de ses mains qui avaient du mal à me le remettre tellement il semblait craindre une vindicte de ma part. Je dus bien le décevoir en le remerciant froidement et publiquement d'un simple « Merci ». Je boycottai le film projeté puis, avant qu'il ne se termine, surpris Fitoussi accolé étrangement au mur comme une méduse à la surface d'une eau croupie, en fond de salle, avant de lui concéder à nouveau le micro, lui expliquant comment l'allumer et lui faire comprendre par déduction que je boycotterai le débat à venir avec son public. De toute façon, il n'avait besoin de personne, seulement de sa personnalité imbue d'elle-même et celle-ci s'en chargerait très bien ! Il pouvait consacrer son débat à pourrir l'occupation, nous, les gardiens, on n'en avait que faire, on ne serait plus là pour l'écouter. Il fallait juste attendre patiemment que ce petit péteux quitte la salle. Pendant la séance, on s'est réconfortés en partageant nos sentiments unanimes à l'égard de sa personnalité antipathique, pour ne pas dire rebutante et haïssable.

Quand je conçois la fratrie improbable, et à toute épreuve, que nous formions, Luc, Yann, Gautier et moi, je ne peux pas m'empêcher de penser, et Gautier partage ma référence, à *Rio Bravo* de Howard Hawks. Pour Hawks, du moment qu'on rentre dans l'intimité d'un groupe et que l'on partage ses blagues triviales ou ses petites attentions quotidiennes, le spectateur s'y sent à l'aise dans la mesure où il s'attache, et potentiellement s'identifie, à la promiscuité de celui-ci (c'est le principe narratif avant l'heure de *Loft Story*...). La modernité de Hawks est d'ailleurs, par exemple, de botter en touche tous les ingrédients horribles dans *The Thing* pour leur préférer l'ironie constante de ce groupe d'hommes, et d'une certaine manière, leur distanciation et, par



elle, se rapprocher de la place sceptique du spectateur. La même chose pour le western, avec *Rio Bravo* : la prise de parole relève bien plus des affects de tous les jours que du récit épique et périlleux que nos protagonistes doivent surmonter. Les personnages sont des énergies, plutôt que des psychologies. Et leur communion finale enfin acquise défie toute vraisemblance, pour le plus grand plaisir du spectateur qui s'en accomode. De ce fait, ce dernier va angoisser naturellement pour les personnages sans que Hawks ait le besoin d'appuyer les effets de peur ou de suspense traditionnels. On pense également à Hawks pour d'autres raisons en lien avec notre état d'esprit d'occupant... Souvent, dans ses films, la vie est traitée comme un sport, une épreuve morale, une initiation (Ned Arp dans *Ligne Rouge 7000*, Monty Clift dans *Red River*, John Garfield dans *Air Force*, Dean Martin dans *Rio Bravo*), voire comme un défi. Il n'y a pas vraiment de méchants, mais des défis, des humeurs, des affects déréglés, des ressentiments passagers... Et admettons-le, me concernant, il y a cet éloge des leaders rabat-joie qui serrent les vis aux autres pour les protéger et les prémunir de leur métier dangereux (John Wayne dans *Hatari*, Cary Grant dans *Seuls les anges ont des ailes*, Werner Hexter dans *Les Chemins de la gloire*, Norman Alden dans *Ligne Rouge 7000*...). Ils s'érigent en figures autoritaires, mais aussi comme des figures paternelles ! Les hommes, malgré leur trivialité, leur grossièreté, ont une certaine pudeur : ils montrent rarement leurs émotions, préférant les camoufler par une allure bourrue, et éviter de dévoiler leur cœur fragile (*Les Chemins de la gloire*, *Seuls les anges ont des ailes*, John Wayne de manière générale...).



Rio Bravo, Howard Hawks, 1959

Il ne manque plus que la femme aimée dans cette occupation, afin de parachever ce film réel que représente notre lutte. La femme chez Hawks est un principe de dérèglement. Elle est souvent ambivalente, peut être traitée comme un extraterrestre (la première apparition de Holly... dans *Ligne rouge 7000*), ou comme un garçon manqué, de sorte qu'elle provoque des inversions sexuelles hilares et critiques à l'encontre de tout sexisme (*Le Banni*, *Barbary Coast*, *Allez coucher ailleurs*, *L'Impossible M. Bébé*, *Chérie, je me sens rajeunir*). Elle peut aussi récupérer les attitudes masculines pour séduire (Laura Devon dans *Ligne Rouge 7000*, Angie Dickinson dans *Rio Bravo*), ce qui permet à Hawks, par contraste, d'efféminer John Wayne (*Hatari*!, *Rio Bravo*), et de le rendre « confortable » plus que désirable (*Rio Lobo*). Bref, elle dérègle et agrémente la vie des hommes qui, à son contact, deviennent étrangement des enfants... À la clef, c'est soit le drame (*Come and get it* !), soit l'accomplissement individuel (pour les personnages joués par John Wayne).

Fitoussi sortit enfin de la salle après une heure de débat en présence de son public congénital, me rendit le micro en me confiant outrageusement, non sans provocation d'ailleurs, que la séance s'était finalement bien passée. À l'entendre, je sortis de mes gonds, l'épuisement de ces derniers jours aidant. Je lui reprochai, avec une véhémence excédée, son comportement inadmissible au regard de notre prévenance dont il avait abusé. D'un air embêté simulé, il prétendit que je ne devais pas le prendre contre moi ou contre notre occupation, qu'il s'agissait d'un malentendu. À l'écouter, je calmai mes nerfs en comprenant qu'il s'agissait définitivement d'une personne toxique malveillante. Il renchérit que pour lui, les forces de l'ordre n'étaient pas un problème, qu'il était prêt à gardienner avec nous pour le prouver et, qu'à son contact, ces dernières finiraient même par prendre un thé avec lui plutôt que de nous expulser... On nageait dans *La Quatrième Dimension*. Je l'invitai donc à rester gardienner et à dormir sur place, pour le pousser dans ses retranchements... Et puis, alors que le public sortait de la salle, un spectateur se détacha et rejoignit grossièrement la conversation pour m'interpeller frontalement sur la situation juridique et économique du cinéma. À mesure que je lui faisais l'exposé relatif à la situation du cinéma, il dessinait une moue méprisante en appuyant son doigt sur sa bouche gonflée d'air... J'appris cinq minutes plus tard, après avoir « gentiment » raccompagné ces messieurs dames dehors, et fermé le rideau de fer, qu'il s'agissait d'Éric Lenoir.

Ce dernier s'était réapproprié le dossier de reprise des anciens salariés pour démarcher le propriétaire du cinéma. Heureusement, cela n'avait pas marché. J'apprendrai peu de temps après qu'il faisait partie de ces prédateurs voraces, et prêts à tout, à l'origine du rachat des Cahiers du cinéma, ce qui provoqua la démission de ses rédacteurs et rédactrices (dont l'une est devenue entre-temps occupante)... Fitoussi, Lenoir et leur clique n'étaient autre qu'un cheval de Troie au sein de notre occupation, risquant de l'épuiser de l'intérieur, de la vider de son panache et de sa joie.

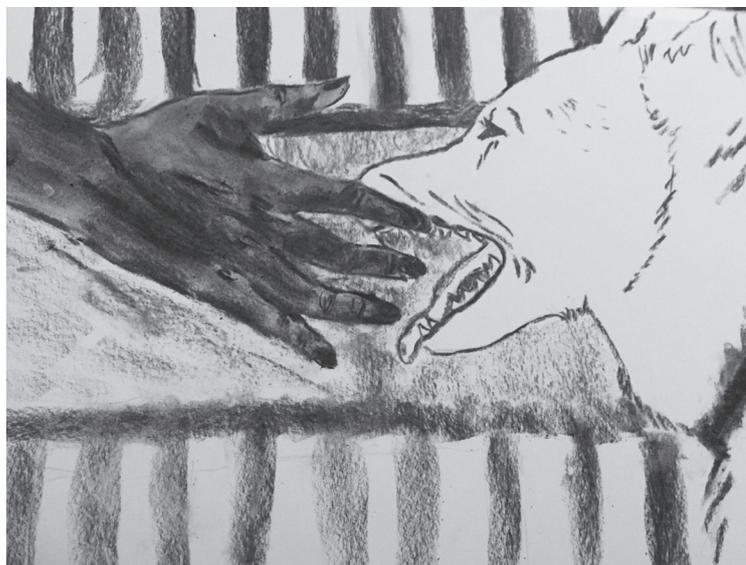
Ainsi donc, l'occupation du cinéma La Clef, grâce à ces personnalités détestables, ne se résume pas à défendre uniquement de la pierre, même symbolique, mais à affronter concrètement les vipères qui s'y collent, dégradant les valeurs passionnées et désintéressées de cinéphiles sur lesquels ils spéculent sans vergogne. Ces saboteurs d'énergie ne sont pas à prendre à la légère; ils sont prêts à éroder le combat d'un cinéma occupé en faveur de leurs propres intérêts et à s'encanailler à son contact. Ils s'offrent ainsi une image sulfureuse (pour la postérité ?), que permet le cadre illégal d'un cinéma occupé, et au détriment des plus précaires qui se battent sans une médaille ou un prix honorifique en retour, mais plutôt des amendes et la promesse d'une vie difficile ou brisée...

C.G. (Remerciements : G.C.)

ÉLÉMENTAIRE MON CHER KEATON !

réponse de la semaine du 08/02/2021 : *La Danse du lion*, Jackie Chan, 1980

Dans cette rubrique, nous choisissons un film emblématique, quoique trop peu montré, et le représentons sous des formes diverses et variées... Avec ces indices, saurez-vous le reconnaître ?



C.B.

L'homme se mêle à sa
fourrure
Il lui fait porter sa
parure
Sa parure d'un rouge
impur

Ce rouge coule sous
ses dents
Son pelage entaché
de sang
Pelage entaché par le
temps

Il lui impose son destin
Mais le sang n'est pas
sur ses mains
L'humain l'a rendu
inhumain

L'humain est-il
toujours humain?

A.

le jour où j'ai décidé de
penser à l'avenir du cinéma
je me suis levée du mauvais
pieds j'ai versé du jus de
pamplemousse sur un verre
retourné

j'ai laissé mon bain
déborder j'ai renversé le
café d'un geste large j'ai mis
mon t-shirt à l'envers je n'ai
pas repris la monnaie chez
le marchand de tabac

j'ai payé mes cigarettes
sans les prendre j'ai appelé
mon chien qui n'est pas
venu j'ai reçu une carte
pour mon anniversaire j'ai
pleuré

j'ai répondu au mauvais
téléphone quand il a sonné
le "e" de mon clavier s'est
coincé j'ai pensé à lui mais
sans me rappeler son nom

puis je me suis
souvenue il
s'appelait georges
peree

pensait-il à l'avenir de la
littérature quand il écrivait
je me suis dis qu'il était
mort parce qu'il fumait trop
j'ai immédiatement jeté ma
cigarette dans le cendrier

et sans plus attendre j'en ai
allumé une deuxième
le jour où j'ai décidé de
penser à l'avenir du cinéma
je me suis dis que je ne le
verrai pas

LE PLAN LA VOIX QUI BUTE

Un plan qui fait tiquer, qui dérange, qui résiste, qui titille nos sens ou le sens de la séquence. Un plan qui déroge au reste du film, qui échappe à l'analyse, qui ouvre une brèche. Bref, un plan sur lequel on bute.

Cette semaine, la voix de *Le Jour où...* de Chantal Akerman, tourné en 1997.

Dans un appartement tout ce qu'il y a de plus anodin, la caméra panote de gauche à droite, panote, panote, panote jusqu'à tourner sur elle-même. Un tour, deux tours, trois tours, quatre tours. Le temps tourne en boucle, comme cette voix éraillée qui répète les dix mêmes lignes, et ce de plus en plus vite, jusqu'à l'essoufflement. Quand le cadre passe devant la table à manger, on la voit, la source de cette voix.

C'est Akerman.

Akerman, qui a toujours ses grands yeux bleus et ses cheveux noir de jais, mais dont la voix s'est abîmée, gutturalisée, au contact du temps, justement, et du tabac, très certainement. Ce jour-là, la cinéaste a décidé de penser à l'avenir du cinéma. Elle s'est assise à sa table, a jeté ses pensées sur le papier, et s'est mise à lire, à lire, à lire, puis à perdre pied. Aurait-elle buté sur sa propre interrogation ?

Seul un générique, tombé du ciel, parvient à mettre fin à cette funeste ritournelle, qui tente de parler d'avenir mais ne cesse de revenir à la mort. À la mort de Perec, à la vieillesse, au passage du temps, aux jours mal lunés, à l'incapacité à penser... Nulle suggestion sur l'avenir du cinéma, donc, mais des objets qui défilent, une voix qui s'enroule, des épaules qui s'affaissent, des poumons qui se vident de leur air. Autant de choses qui ouvrent une béance (mais oui, ce sera quoi, le cinéma de demain?) dont le film est l'enveloppe.

G.C.

ANTHOLOGIE CINÉPHILE

Dans ces lignes, on analysera, chaque semaine, des éléments formels et/ou narratifs de la fiction de genre, majoritairement hollywoodienne. Cette rubrique, qui se veut concrète et appropriable, accompagne l'ouverture du Studio 34, le laboratoire de création cinématographique de La Clef Revival. Ouvert à toutes et à tous, le Studio 34 entend contrecarrer l'entre-soi qui gangrène l'économie du cinéma, la pandémie (surtout quand elle est instrumentalisée en faveur de lois liberticides) et, enfin, la précarisation accrue du milieu culturel. Ces notes n'attendent que d'être empoignées, enrichies, contredites par vos lectures et vos retours !

Petit inventaire (non-exhaustif) des anti-héros au cinéma (la suite au prochain numéro) :

• PROFIL 18



Obsession, Brian de Palma, 1976

Il existe, plus souvent qu'on ne le croit, des protagonistes qui, avec la complicité du genre qui les contient, n'ont cessé de désavouer la part positive de leur statut narratif. Ils sont censés être, soit intègres (rôles de flics valeureux liés à une imagerie populaire), soit des victimes désignées, mais s'avèrent sournoisement monstrueux. Dans tels cas, on ressort du film avec un sentiment amer, voire avec une sensation d'étrangeté. Par leur prisme, les films « résistent » et peuvent être mal compris et mal aimés... à tort, vous pensez bien ! Tirons-en quelques exemples et quelques leçons...

Dans *Obsession* de Brian De Palma, le personnage interprété par Cliff Robertson a un tel sentiment de supériorité, et ce notamment par ses origines sociales de nanti, qu'il rend malheureuse sa propre femme (sans même s'en rendre compte). Il excède également son bras-droit, qui en viendra à fomenter la chute de son patron. Et plus encore, qui en viendra à se dénoncer lui-même, en avouant son crime : tout, pourvu que le patron se rende compte de son indécence, de son immobilisme moral, de son esprit conservateur non seulement intransigeant, mais méprisant !

Le personnage de Cliff Robertson est prisonnier d'une époque violente (il vit dans une propriété sudiste et semble tirer profit de cette culture, et tirer parti de certains codes, racistes comme sexistes, devenus pourtant, au sein même de la temporalité du film, polémiques). Il demeure étranger à toute idée de changement social et politique.

D'une autre manière, on peut retrouver cette ambiance délétère dans *Un homme est passé* de John Sturges, dans lequel une bourgade, sudiste aussi, semble s'être arrêtée dans le temps. Ses habitants, réduits aux ombres d'eux-mêmes, n'ont ni envies ni libre-arbitre. Dans ce dernier film, le personnage de Spencer Tracy, involontairement, contamine les autres protagonistes par sa présence, à la manière d'un Henry Fonda dans *12 hommes en colère* de Sidney Lumet. Ce dernier distillera un sentiment de doute chez les autres jurés, initialement convaincus de la culpabilité d'un homme à juger.

Dans *To Live and Die in L.A.*, de William Friedkin, le protagoniste, agent des services secrets américains, est une véritable tête brûlée, qui se consume à mesure que le film avance. Il prend des risques de plus en plus périlleux, mais aussi de plus en plus illégaux, sous couvert de venger la mort de son partenaire. Il fait fi de toutes les procédures, mais également de toute morale. Parallèlement, pour appuyer le caractère antipathique de cette figure, et empêcher toute identification possible de la part du spectateur, ce personnage s'adonne à des violents quotidiens sur son indic, et l'esclavagise à l'envie. La mort de notre cher « héros », abrupte et découlant de son orgueil fanfaron, demeure célèbre.

Ce protagoniste polémique est en fait le prototype absolu du sur-consommateur, qui se consume intégralement dans son addiction, en l'occurrence l'adrénaline (mal dissimulée par son désir de vengeance). Son nouveau coéquipier, pointilleux et habité par des valeurs de camaraderie, est un véritable bon élève, incorruptible, un peu trop parfait... On ne peut, paradoxalement, s'y identifier. Bref, ce dernier nous emmerde et, de facto, devient le faire-valoir de notre protagoniste... Comme quoi, les héros à la Roy Rogers ne sont plus à la mode dans les années 80 !

Dans *Extrême Préjudice* de Walter Hill, le shérif du film est antipathique au possible, triste à mourir, droit comme un pic jusqu'à en devenir barbant. De plus, sa tenue vestimentaire est noire, donc austère, contrairement à celle, toute blanche, de son ami d'enfance, qui est aussi son concurrent amoureux et la grosse ponte qu'il doit arrêter. Nick Nolte est tellement à mille lieues de toute sympathie, qu'il ne suscite aucune adhésion identificatrice de notre part, et ce malgré le courage dont il fait preuve et son rôle titre dans le récit. Par contre, la horde « sauvage » de mercenaires qui débarque dans sa bourgade texane invite, paradoxalement, à notre sympathie, et ce malgré la dimension ingrate et secondaire leur étant assignée dans le film, et que le genre implique (ici le polar hybridé au western et au film d'action).



To Live and Die in L.A., William Friedkin, 1985

Dans *Boiling Point* de James B. Harris, dès le début du film, de la scénographie au montage, est mise en place une relation de proximité morale et sociale entre les deux criminels du film et le policier chargé de les arrêter. Et ce car les vies affectives chaotiques des trois personnages se recoupent ! Dennis Hopper et Viggo Mortensen sont les criminels qui, malgré leurs actions condamnables, sont bien plus pathétiques que les autres personnages, et ces derniers, bien pire qu'eux – parce qu'organisés ! Mais aussi, vis-à-vis du policier joué par Wesley Snipes qui, derrière son flegme vertueux, refuse d'accepter la séparation d'avec son ex-femme en instrumentalisant son enfant pour la voir, et l'empêcher de voir d'autres hommes...

Même si Dennis Hopper interprète un raté qui manipule à sa guise son jeune acolyte rencontré en prison; même si Viggo Mortensen incarne un véritable psychopathe pouvant dégainer sans sourciller ou soumettre sa copine, malgré tout cela, Wesley Snipes ne réussira pas à leur passer devant, dans le cœur des spectateurs. De telle sorte que l'arrestation de Dennis Hopper est traitée comme un drame romanesque digne d'un mélo. Ses retrouvailles finales avec la femme de sa vie dans une boîte de nuit baignée de leur nostalgie respective relèveront d'un raté monumental bien plus déchirant que celui du policier, qui découvre l'amant de son ex-femme et subit enfin la rupture.



Extrême Préjudice, Walter Hill, 1987

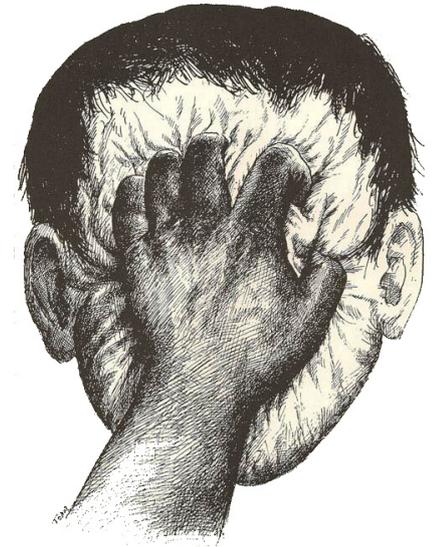


Boiling Point, James B. Harris, 1993

D.W. (Remerciements : G.C.)

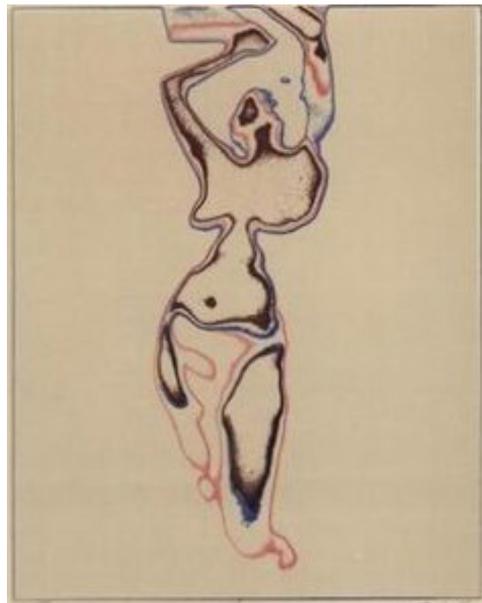
ANECDOTE CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA PLUS GRANDE NÉCESSITÉ

« Le fantasme récurrent du critique consiste à réécrire la pièce à laquelle il assiste, d'une manière si magistrale qu'elle réussisse à faire crever cette saloperie de théâtre qu'il hait de toutes ses tripes. Ainsi le public n'ira plus qu'au cinéma et lui deviendra critique de cinéma, avec l'espoir d'assassiner le cinéma comme il a assassiné le théâtre. » (Roland Topor, *Théâtre et Fantômes*)



ENTRE LA MÉMOIRE ET L'IMAGE

Prenons les choses par leur début, et parlons « photographie » avant de parler « cinéma ». Dans cette rubrique nous allons créer un labo photo, un atelier d'essai, un répertoire d'artistes (où les plus oubliés tiendront enfin leur place) et, pourquoi pas, une communauté dédiée à déchiffrer les mystères les plus cachés de l'histoire de la photographie.



Todd Walker Harold (1917-1989), Solarisation couleur



Couvertures de Roland Topor pour Hara-Kiri

Glossaire de la photographie argentique. C'est quoi la solarisation et/ou l'effet Sabatier ?

La solarisation est un terme utilisé pour traduire certains effets de la surexposition d'un négatif à la prise de vue. Cela va créer une inversion de densités dans le négatif. Au-delà d'un certain niveau d'exposition, l'excès de lumière va attaquer l'image latente, la densité optique va diminuer proportionnellement à la quantité de lumière reçue et des réactions chimiques complexes vont donner un résultat inverse à celui

D.W.



Radio On, Christopher Petit, 1980

GARDEZ EN TÊTE CES FILMS-MYSTÈRES...

Entre le 17 et le 20 février,
vous en entendrez parler!

Et de vive voix!



Aquarius, Kleber Mendonça Filho, 2016



Downtown 81, Edo Bertoglio, 2001



Les Cœurs verts, Édouard Luntz, 1966



Rouge, Stanley Kwan, 1987

attendu. Le mot solarisation vient d'une expérience facile à reproduire. Lorsqu'on photographie le soleil, on n'obtient pas une tache sombre sur le négatif, mais une tache claire.

L'effet Sabatier, appelé également « pseudo-solarisation », est un procédé photographique qui consiste à surexposer une image avec une lumière blanche pendant sa phase de développement. On obtient ainsi une photographie à tonalités inversées.

Cette technique avait été décrite au milieu du 19^e siècle puis oubliée et c'est Man Ray qui va, par la suite, l'explorer et la populariser. Une petite anecdote trouvée sur le site « photographieetrealitepte » : lorsque son épouse et assistante, Lee Miller, travaille dans la chambre noire, elle allume la lumière en oubliant que 12 négatifs sont en train d'être développés. Man Ray, curieux, les plonge alors dans le révélateur pour voir ce qu'il se passe. Le résultat : un inversement des noirs et blancs.

Et pour créer un effet Sabatier, comment procède-t-on ?

- 1) Choisir un négatif très contrasté, de préférence assez graphique.
- 2) Faire une bande d'essai en utilisant un filtre dur : 4 ou plus.
- 3) Choisir le bon temps de pose et le réduire de 25%.
- Exemple : si le bon temps de pose est 12 sec, exposer à 9 sec.
- 4) Éviter d'avoir des temps de pose trop longs. Si besoin, ouvrir le diaphragme.
- 5) Mettre la photo dans le révélateur et attendre que l'image apparaisse.



Laure Albin Guillot, Étude du nu, 1930

6) Ici deux méthodes possibles : soit on garde la photo dans le révélateur soit on la met dans le bac de bain d'arrêt (eau uniquement).

7) On procède à la 2^{ème} exposition en éclairant le tirage avec une lampe. L'intensité de la pseudo-solarisation dépendra de la hauteur, de l'intensité de la lampe et du temps de cette deuxième exposition. On peut aussi faire cette deuxième exposition sous la lampe d'un agrandisseur et refaire une bande d'essai pour déterminer le temps de pose nécessaire. Mais pour cela, il vaut mieux avoir un 2^{ème} agrandisseur pour éviter de manipuler le négatif et salir le plateau avec du révélateur.

8) Continuer le développement. Normalement, si tout va bien, la pseudo-solarisation apparaît lors de cette phase.

9) Procéder ensuite aux bains habituels : bain d'arrêt, fixage et rinçage.

Ce procédé est difficilement reproductible, car trop de paramètres entrent en jeu.

Pour avoir un résultat dramatique : choisir un négatif très contrasté, faire une courte première exposition et une 2^e exposition un peu plus longue.

Chanson de la semaine : **Fate – Boy Harsher**

Artiste de la semaine : **Lee Miller 1907-1977 (On en parlera dans un prochain numéro)**

« C'est trop tard, j'ai compris déjà que mon enveloppe n'est qu'un objet, je ne m'appartiens plus depuis longtemps, mon corps est aux autres. Exposée sur papier argentique, aux yeux de tous, livrée dans ma plus simple nudité, les autres ont pris ces éléments qui devaient être à moi. Je ne suis plus à moi. Je pense que c'est à partir de ces moments que tout s'est morcelé. Sans doute pour cela que je me suis toujours sentie surréaliste : je ne suis que des fragments sans ordre. La petite fille que l'on montre nue, la beauté du modèle qu'on expose et façonne, les horreurs de l'homme et de la guerre, j'ai tout vu, tout à la même violence au fond. Le non-sens. Comment voulais-tu que je t'aime ? » (Biographie **Lee Miller, la beauté du chaos**)



Solarized and Study
Maurice Tabard, 1934



Solarized Calla Lilies
Carlotta Corpron, 1948



Femmes solarisées
Erwin Blumenfeld, 1948



Akt
Gertrude Feher, 1938

Remerciements à Karin Ansara pour son excellent cours de Laboratoire photographique.

L.P.

DRÔLE DE RENCONTRE

à voir en couleurs!



Journal intime, Nanni Moretti, 1993



Les Oiseaux, Alfred Hitchcock, 1963



Lost River, Ryan Gosling, 2014

SOLUTION MOTS FLÉCHÉS

Images tirées des films



Ip Man et Bruce Lee pratiquant les « mains collantes » (chi sau), exercice célèbre du Wing Chun.



Tous nos précédents numéros sont téléchargeables sur notre site sous leurs formes papier et web : <http://laclefrevival.com/kill-the-darling/>

The big Boss, Lo Wei, Ng Ka- Seung - 1971. Avec Bruce Lee.

La fureur du Dragon, Bruce Lee - 1972. Avec Bruce Lee.

New Shaolin Boxers (Choy Li Fat Siu Ji) - Chang Cheh, Wu Ma -1976. Avec Alexander Fu Sheng et Chan Wai-Lau dans le rôle du maître de Choy Li Fut.

The Greatest, Tom Gries et Monte Hellman - 1977 avec Mohamed Ali dans son propre rôle

Choi Lee Fat Kung Fu (Sing Choi Li Fat), Chan Siu Pang - 1979. Avec Cliff Lok Kam-Tung et Sharon Yeung Pan-Pan.

Best of the Best, Robert Railer - 1989. Avec Eric Roberts, Philipp Rhee, James Earl Jones.

Only the Strong, Sheldon Lettuce - 1993. Avec Mark Damascus.

The Tai Chi Master, Yuen Woo-Ping - 1993. Avec Michelle Yeoh et Jet Li.

Ali, Michael Mann - 2001. Avec Will Smith dans le rôle de Mohamed Ali.

Tom-Yum-Goong (The Protector), Prachya Pinkaew - 2005. Scène du combat entre Tony Jaa et Lateef Crowder dos Santos.

Raging Phoenix, Rashane Limtrakul - 2009. Avec Yanin « Jeeja » Vismitananda dans le rôle de l'héroïne.

Besouro, Joao Daniel Tikhomiroff - 2009. Avec Ailton Carmo dans le rôle de Besouro Manganga.

The Raid, Gareth Evans - 2011. Avec Iko Uwais, Joe Taslim et Donny Alamsyah.

The Raid 2, Gareth Evans - 2014. Scène du combat entre Iko Uwais et Cecep Arif Rahman.

John Wick Parabellum, Chad Stahelski - 2019. Scène du combat entre Yayan Ruhian, Cecep Arif Rahman et Keanu Reeves.

G.C.

KILL THE DARLING

numéro 13 - 15/02/2021

KILL THE DARLING

numéro 13 - 15/02/2021

Ont participé à la rédaction de ce numéro : Aamo, Laura Ashton, Eunice Atkinson, Cebe Barnes, Gleb Chapka, Chaney Grissom, Jim Kilian, Luisa Pastran, Derek Woolfenden

Rédacteurs•trice•s en chef : Carl Willat & Lucie Bonnet

Mise en page : Eunice Atkinson & Luc Paillard
Maquette : Anaïs Lacombe & Luc Paillard

Façonné à La Clef (France)
Imprimé dans le quartier

Typographie :
Barlow by Jeremy Tribby
La Clef by Anton Moglia
Gig v0.2 by Franziska Weitgruber

LA CLEF
Revival



34, rue Daubenton, 75005 Paris

killthedarlingfanzine@gmail.com

www.laclefrevival.com
facebook & instagram : @laclefrevival
sauvequipeutlaclef.fr

MOTS FLÉCHÉS

spécial arts martiaux – numéro 2

			Iko Uwais pratique le									
	Pratique mixte créée par Bruce Lee											
	Art martial chinois interne célèbre		Besouro Mangan-ganga pratiquait la									
			N'est pas un art martial									
	C'est à Chan Heung qu'on attribue la création du											
			Art martial sud-coréen, coups de pieds ...									

E.A.

PROGRAMME FÉVRIER 2021

RADIO LA CLEF

Ouvrez grand vos oreilles



The Warriors, Walter Hill, 1979

MERCREDI 17

12h00 **LANCEMENT**
Midinale La Clef

13h00 **Plateau repas en musique**

14h00 **Plateau en direct**
Les lieux culturels du futur avec le Réseau Actes IF

15h30 **Pause musicale**
Heimat, iTI, Slonh&Aamo, ...

16h30 **Dans la salle obscure**
Chine : la vie idéale de Hu Bo, L'œil et le geste : paroles de réalisatrices

18h00 **« Maladie blanche »**
par la Compagnie Jolie Môme

19h00 **Jazzwomen : les incontournables**
animée par Alice et Lisa

20h30 **Raconte-moi La Clef**
épisode 1

20h50 **Association de malfaiteur. rive.s**
Programme New-Yorkais

21h50 **Concerts Live**
Ishkero, Triinu

JEUDI 18

00h00 **Nuit en roue libre**
DJ AdRii, TransMERCUNOR

09h00 **Expressions sonores**
Fictions, documentaires et créations en tout genre

09h00 **Tête dans l'culture, la matinale**
Tous les cris les SOS, Capsule anti-CRA, Kill the darling

11h00 **Expressions sonores**
Programme spécial audiodescription

13h00 **Plateau repas en musique**

14h00 **Plateau en direct**
Décoloniser les Arts avec F.Vergès, M.Monmirel, M.Maximin et M.Pourpoint

16h00 **Pause musicale**
Label Umlaut, Slonh&Aamo, ...

18h00 **Dans la salle obscure**
La Galaxie d'Akira, Alternative Revival

18h30 **« Maladie blanche »**
par la Compagnie Jolie Môme

19h00 **La Fronde**
en présence de David Dufresne

20h30 **Raconte-moi La Clef**
épisode 2

20h50 **Association de malfaiteur. rive.s**
Programme Français

21h50 **Concerts Live**
Paradis Fiasco avec Kumanope, Goldie B, Bwi-Bwi et Mayflo

VENDREDI 19

Nuit en roue libre
Set musicaux (Vernon Verdure, Mnesys, MonKobold) et Lectures érotiques

Expressions sonores
Fictions, documentaires et créations en tout genre

Tête dans l'culture, la matinale
Horoscope, réunion du CSECEIDF, Kill the darling

Expressions sonores
Fictions, documentaires et créations en tout genre

Plateau repas en musique

Plateau en direct
Loi Sécurité Globale et Dérives sécuritaires

Pause musicale
Nochka, ...

Dans la salle obscure
Face A / Face B, l'œil et le geste : paroles de réalisatrices

« Maladie blanche »
par la Compagnie Jolie Môme

La Fronde
live de Marc Desse

Raconte-moi La Clef
épisode 3

Association de malfaiteur. rive.s
Programme Amérique du Sud

Concerts Live
Reine Claude, Jacques

SAMEDI 20

Nuit en roue libre
Set musical (The Squirrel Effect) et Nuit des gargouilles (Villa Belleville)

Expressions sonores
Fictions, documentaires et créations en tout genre

Tête dans l'culture, la matinale
Entretien avec Pierre Crétois, Kill the darling

Expressions sonores
Kalee Vision par Lisandru

Plateau repas en musique

Plateau en direct
Les Sons Fédérés avec F.Taher

Pause musicale
Le Renard

Dans la salle obscure
Actualité du cinéma Colombien, carte blanche sonore au FIDÉ

« Maladie blanche »
par la Compagnie Jolie Môme

La Fronde
en présence de Danielle Arbid

Raconte-moi La Clef
épisode 4, en live

Association de malfaiteur. rive.s
Programme Hong-Kongais

Concerts Live
Violet Arnold, Foutraque

FERMETURE
Minuit La Clef

